

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 49 (1911)
Heft: 9

Artikel: Propos d'un vieux garçon : le briquet automatique
Autor: Bert-Net
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-207607>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 10.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

PROPOS D'UN VIEUX GARÇON

Le briquet automatique.

Tout monsieur qui se respecte porte dans la poche de son gilet un briquet automatique.

Vous connaissez tous cet objet à la mode : c'est une élégante petite boîte nickelée qui s'ouvre en pesant sur un bouton. Le couvercle, en se redressant, met en mouvement une minuscule roue dentée qui frotte contre un silex. Une étincelle se produit. Elle enflamme la benzine dont la mèche est imbibe. La flamme jaillit. C'est très simple. Telle a été du moins mon impression, quand on me l'a expliquée.

Dès lors, je suis un peu revenu de mes illusions premières. Voici dans la pratique comment les choses se passent habituellement :

La cigarette à la bouche, le fumeur, d'un geste arrondi, à la fois négligent et un tantinet solennel, sort de sa poche la jolie boîte nickelée et l'approche de sa bouche. Tous les assistants regardent, vivement intéressés. L'opérateur presse sur le ressort. Le couvercle bondit. Toutes les têtes se rapprochent. On guette l'apparition de la petite flamme.... Rien !

Très digne, l'heureux possesseur du briquet referme l'appareil et renouvelle l'expérience. Même insuccès. Quelques sceptiques risquent un sourire discret.

Troisième expérience, couronnée du même résultat... négatif. Le nombre et l'audace des rieurs augmente.

Quatrième tentative... Encore rien. Un jaloux, d'un air narquois, offre une allumette.

— Merci, ça doit marcher !

Nerveusement, le propriétaire de l'objet referme sa boîte et pèse sur le ressort. Le couvercle s'ouvre ; mais la petite flamme persiste à ne briller que par son absence. Après une douzaine d'essais infructueux, le fumeur remet le briquet en poche et profite d'un moment d'inattention de l'entourage, pour mettre le feu à son cigare avec une simple allumette.

Très surpris de la vogue dont jouit cette petite boîte à surprises désagréables, j'ai interviewé une personne compétente sur la cause de ces « ratés ».

— L'appareil ne fonctionne pas, me fut-il répondu :

1^o Quand il n'y a pas de benzine ;

2^o Quand la mèche est trop courte ou trop longue ;

3^o Quand le silex est usé ;

4^o Quand tout est en bon état, mais que ça ne s'allume pas quand même.

Le briquet automatique, me dit en guise de conclusion mon docte interlocuteur, est un appareil à la fois élégant, rapide et pratique. Mais pour en tirer tous les services qu'il peut rendre, il importe de se savoir toujours une boîte d'allumettes en poche.

Cette certitude donnera à l'opérateur le sentiment de sécurité et de tranquillité d'esprit nécessaire pour obtenir le bon fonctionnement probable de ce délicieux petit appareil.

BERT-NET.

Encouragez-vous ! — Les paroles que voici ont été adressées par un membre d'une commission scolaire aux élèves d'une classe qu'il visitait :

« Jeunes amis, je vois avec plaisir que quelques-uns d'entre vous occupent les premiers rangs de la classe. C'est très bien..., mais il y en a trop dans les derniers. Il faut absolument travailler davantage. En travaillant, vous pourrez et vous devrez arriver à être tous dans la première moitié. »

SUR LES BANCS DU COLLÈGE

UNE souscription est ouverte, on le sait, dont le produit sera affecté à l'érection d'un monument à Edouard Rod, sur la place Perdtemps, à Nyon. Tout hon Vaudois a le devoir d'y apporter son obole, toute modeste soit-elle.

Honorons la mémoire des hommes qui ont illustré notre pays, surtout de ceux qui, comme Rod, lui sont restés fidèles, en dépit des séductions et des honneurs que leur offrent l'étranger et en compensation desquels nous n'avons à leur donner que notre admiration et notre reconnaissance.

Rod a beaucoup aimé son pays ; plus il avançait en âge, et plus il s'en rapprochait par la pensée et par le cœur.

Il avait conservé le culte des lieux et aussi des écoles où s'écoulait sa jeunesse, le plus souvent calme et réfléchie, toujours studieuse.

Il conserva d'étroites relations avec la plupart de ses anciens camarades d'études, dont bon nombre, par leur talent et leurs mérites, ont acquis chez nous une situation élevée, une juste notoriété.

Quelques semaines seulement avant sa mort, en décembre 1909, Rod avait été convié à la séance bisannuelle de l'Association des Anciens élèves du Collège cantonal, dont il faisait partie. Il ne put malheureusement répondre par sa présence à cette invitation. Il s'en excusa en envoyant l'allocution que voici, dans laquelle, pour familière qu'elle soit, on retrouve les qualités d'esprit, d'observation, le sentiment et aussi la philosophie qui caractérisent l'œuvre de Rod.

Nous extrayons cette allocution du rapport annuel du comité de l'Association des Anciens élèves du Collège cantonal.

Il n'est peut-être pas inutile de dire qu'au temps où Edouard Rod en suivait les classes, le Collège cantonal occupait encore le bâtiment de l'ancienne Académie, à la Cité.

* * *

Camarades,

« Je ferme les yeux, et je revois notre salle de première section A, avec ses bancs noirs, son tableau noir, le pupitre noir du professeur, et dans la cour, à travers les vitres des fenêtres, les gros troncs des vieux arbres. Etaient-ce des tilleuls, des marronniers, des ormeaux, des platanes ? Je ne sais plus. Je sais seulement que c'étaient des arbres. Ils sont encore là : on pourrait voir.

En même temps que cette salle et que ces troncs d'arbres, je revois une cinquantaine de jeunes têtes blondes, châtaines ou brunes, imberbes encore ou hérissées de poils follets, ou barbues orgueilleusement. Quelques-unes se sont photographiées dans ma mémoire au hasard, sans que la sympathie ou l'amitié y soient pour rien. La mémoire est un appareil capricieux : elle enregistre ce qu'il lui plaît d'enregistrer, sans qu'on sache pourquoi ni comment. Ses clichés viennent comme ils peuvent, il en est dans le nombre qui s'effacent bien vite.

Ayant contemplé un moment ces jeunes figures avec les yeux du souvenir, je pense à leur destinée.

Que de disparus, déjà ! Très tôt, la mort a commencé son œuvre. Elle a arraché un premier épisode dans le champ, puis d'autres, et d'autres encore. Combien serions-nous aujourd'hui ? Une trentaine ? Moins, peut-être. Et puis il y a ceux qui sont au loin : ils ont couru le monde ou le courrent encore, ou peut-être ont-ils laissé leurs os quelque part.

La vie passe comme un fleuve, elle nous emporte, nous nous revoyons ou ne nous revoyons pas ; nous allons ci, nous allons là, nous faisons ceci ou cela ; et puis nous sommes le passé : une grande masse confuse, obscure, muette, dont il ne subsiste qu'un bourdonnement de plus en plus affaibli, qui s'éloigne avec les années. Et peut-être est-il bon qu'il en soit ainsi.

Nous étions des jeunes gens remplis d'entrain, curieux de toutes choses, surtout de celles qui ne figuraient pas dans nos programmes d'études, nous tâchions de regarder par delà les vieux arbres et les murs de la cour, plus loin que les anciennes maisons de la Cité, plus loin que la cathédrale, déjà

vêtue de ses échafaudages, plus loin que le château, qu'on n'avait pas encore badigeonné et remis à neuf. Les affaires du temps présent nous intéressaient beaucoup plus que celles du passé et nous avions une propension singulière à nous passionner pour elles. Une petite scène que je retrouve en feuilletant mes souvenirs le montre bien.

» Une affiche de belle calligraphie, placardée contre la porte, nous invite à garder nos places pendant la récréation. Pourquoi ? Pour une discussion politique ? De quoi s'agit-il ? Pour sûr, de la lutte des partis qui battait alors son plein. Et je crois bien que la convocation était signée : *Virieux*, je le crois sans en être sûr. Mais je me rappelle que *Virieux* fut l'orateur principal de la réunion : un orateur précis, pittoresque, rempli d'imprévu. Ce fut Albert Bonnard qui lui tint tête avec sa vigueur et sa flamme ; tous deux s'échauffèrent, d'autres intervint. Exclamations, interruptions, acclamations, comme quand il s'agit de députés authentiques ; les tempéraments se dessinaient déjà.

» O Bonnard, mon plus vieux camarade et l'un des plus chers, toi que j'ai connu avant l'âge des premières culottes, toi que je retrouve d'année en année avec la même âme, tu étais déjà toi-même et défendais tes idées en bon petit cadet, comme tu les as plus tard défendus en vaillant capitaine. Il me semble que je te vois encore gesticulant dans la chaire tandis que *Virieux* aiguiseait sa réplique en tirailleur les poils de sa moustache naissante. J'étais un provincial, je venais d'arriver dans la « capitale », j'écoutais de toutes mes oreilles avec un grand sérieux. Depuis, j'ai entendu d'autres parolles, qui ont fait plus de bruit par le monde : elles ne valaient pas mieux.

» Cependant les voix montaient, les passions s'irritaient, l'orage grondait comme dans ces « grandes séances » que tu as si bien racontées, mon cher Bonnard, on sentait venir l'instant où, les parolles ne suffisant plus, les poings parleraient à leur tour. Heureusement que les « dix minutes » étaient passées, le professeur rentrait, il fallait se taire. Et les problèmes qui divisaient le monde n'étaient pas résolus. Hélas ! ils ne sont pas encore. Nous les avons souvent discutés, Bonnard, en nous retrouvant ensemble, et sans parvenir à nous mettre d'accord. Qu'importe ? Vers quelque moment du passé que je me retourne, je retrouve ta bonne figure amie, mon vieux camarade !...

» Le sage Henri Mayor demeurait étranger à ces discussions, devant ses cahiers ouverts. Il était docte et grave et, sans les partager, pitoyable à nos faiblesses. Il savait tout. Il comprenait tout, même les mathématiques. Il apportait son attention à tout ce qu'il faisait, il nous inspirait un respect mêlé d'un peu de crainte ; sa tête semblait contenir une vaste bibliothèque, où chaque livre était à sa place. Avec une tranquille aisance, il se mouvait dans les sphères du maximum et nous prêtait gentiment des parcelles de son savoir aux heures d'embarras.

» A côté de lui, Etienne Meyer et Samuel Eperon se disputaient la seconde place. Meyer, citadin brillant, avait déjà cette finesse et cette vivacité d'esprit dont il a, plus tard, donné tant de preuves ; il y mêlait une fantaisie qu'il a su conserver à travers ses travaux. Eperon venait de Féchy : grave, timide, il ne parlait guère, mais tout son être rayonnait d'intelligence.

» Je ne puis les rappeler tous, les camarades de cette année-là. Voici pourtant la figure blonde d'Émile Gaudard qui traverse ma pensée. Seulement, au lieu de le revoir dans son uniforme de « cadet » — je crois bien qu'il était lieutenant ! — je le revois en abbé au jour inoubliable de la dernière fête des Vignerons, conduisant, la crosse à la main, le cortège, ou haranguant la foule sur les vastes estrades. Et voici d'autres Veveysans : Baron, élégant ; Gross, ironique, malicieux, pince-sans-rire ; l'excellent Moginier, le premier de nous, je crois, que la mort enleva.

» Et puis, il y avait le bataillon du Collège Libre, qui nous avait rejoints ; et dans ce bataillon, le Roumain Nicolas Mimmy. Quel contraste avec Henri Mayor ! Ah ! sa tête n'était pas une bibliothèque ! Une chanson suffisait à la remplir, une seule qu'il a chantée toute sa vie, coiffé d'une casquette de troupeur et grimé comme un ténor de café-concert : Ah ! mon ami Verpillon...

» D'ailleurs, aimable et charmant, il est de ceux qui n'ont pas vécu longtemps.

» Nous avions déjà passé l'âge où il faut absolument s'ébattre, courir, se rouler par terre pendant